La fête et la guerre à Strasbourg durant la Première Guerre mondiale

Celebrations and war during World War I

Während im Ersten Weltkrieg an der Front die Soldaten sterben, feiert Straßburg den Krieg

Anne-Laure Fabre

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2377>

DOI : 10.4000/alsace.2377

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 279-295

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Anne-Laure Fabre, « La fête et la guerre à Strasbourg durant la Première Guerre mondiale », *Revue d'Alsace* [En ligne], 141 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 09 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2377> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2377>

La fête et la guerre à Strasbourg durant la Première Guerre mondiale

À partir de l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne en 1871, l'Empire allemand a instauré tout un processus pour germaniser le nouveau *Reichsland Elsass-Lothringen*. Livres, presse, enseignement scolaire, tous les moyens sont bons, y compris les réjouissances populaires, les fêtes et autres cérémonies publiques. C'est ainsi que Strasbourg célèbre, en « communion » avec le reste de l'Empire, les anniversaires de l'empereur et autres fêtes dynastiques. Les visites de ce dernier sont aussi l'occasion de déployer tous les fastes possibles.

Durant cette période de la « Belle époque », Strasbourg voit fleurir les lieux de divertissement : théâtre, cinémas, salle de concerts, du fait notamment de l'accroissement d'un public dont le niveau de vie s'améliore. Les associations sportives ou musicales sont aussi des viviers pour les réjouissances populaires.

1914 marque un coup d'arrêt à ces festivités populaires : la ville, comme bientôt toute l'Europe, doit faire face à la guerre.

Est-il encore possible de faire la fête, de se divertir, dans une ville à l'arrière du front ?

En quelles occasions ? Et surtout, ces réjouissances sont-elles spontanées ou téléguidées par les autorités ? Les mêmes questions peuvent se poser à propos des fêtes organisées à l'occasion de l'entrée des troupes françaises en 1918.

Se divertir dans une ville à l'arrière du front

Ville à l'arrière du front, Strasbourg n'en connaît pas moins toutes les difficultés liées aux contraintes imposées par l'armée et souffre de l'absence de ses hommes, mobilisés. Malgré tout, la vie continue et les divertissements permettent d'oublier, pour un temps, les malheurs de l'époque.

Une situation générale guère propice à l'amusement

Rapidement, la population strasbourgeoise doit affronter les difficultés matérielles causées par la pénurie de matières premières et de produits de première nécessité. La municipalité de Strasbourg réussit tant bien que mal à assurer l'approvisionnement en mettant en place rationnements et réquisitions. On en appelle au bon sens du Strasbourgeois : il ne faut rien gaspiller, même les noyaux peuvent être utilisés pour faire de l'huile. La ville met en place des soupes populaires, des cuisines municipales pour dispenser des repas gratuitement ou à faible coût. Il lui faut aussi contrôler, autant que possible, la hausse des prix qui touche tous les produits, y compris la bière, ce qui n'arrange pas les affaires des aubergistes ou des débitants de boissons. Ce n'est donc pas la bonne période pour les banquets, les distributions gratuites de bières aux étudiants ou aux patriotes, comme c'était le cas avant la guerre. Malgré tout, la bonne administration de la municipalité strasbourgeoise permet de réguler les prix et d'éviter une situation trop critique.

Bien entendu, la loi martiale s'applique à Strasbourg. Le 31 juillet 1914, l'état de guerre de la place forte de Strasbourg est proclamé, confiant l'ensemble des pouvoirs à l'autorité militaire, représentée par le commandant du XV^e corps d'armée stationné à Strasbourg, le général von Deimling. Le même jour est placardé à Strasbourg un avis officiel annonçant la suspension du droit d'association et de réunion hors but patriotique, le droit de l'autorité d'interpeller des suspects à tout moment ou encore l'obligation pour les journaux de soumettre toute parution à autorisation. Cet état de guerre est plus durement appliqué en Alsace : les Allemands perçoivent les Alsaciens comme des ennemis de l'intérieur et le particularisme alsacien n'est plus toléré.

Mais surtout, comment avoir l'esprit à la fête alors que le père, le frère, le mari sont absents ? Les Strasbourgeois doivent supporter quotidiennement l'attente des nouvelles, distillées dans les « Feldpostkarte », tout en craignant celles apportées par un télégramme laconique, annonçant la mort d'un proche.

Le maintien des lieux de divertissement ?

Les lieux de loisirs continuent pourtant d'attirer le public strasbourgeois, même durant la guerre. L'un des plus emblématiques, le Théâtre municipal de Strasbourg, reprend ses représentations dès le 10 janvier 1915.

Le seul bémol à son fonctionnement habituel réside dans l'absence d'une partie de ses employés, partis au front. Le Théâtre étant sous la

tutelle de la Ville de Strasbourg, celle-ci gère les départs des mobilisés et parfois tente de les retarder¹.

Mais, malgré ces difficultés, le public semble toujours au rendez vous puisque les recettes du jour augmentent, passant de 183 428 marks, en 1913, à 236 243 marks en 1918².

Les cinémas sont devenus des centres d'un divertissement de masse très apprécié de la population. En témoigne le nombre de salles de projection à Strasbourg, qui se multiplient entre 1907 et 1914 : on compte parmi elles l'« Olympia Kinema » (79, Grand'Rue), le « Central Kinematograph » (14, rue du Jeu des Enfants) ou encore l'« Eldorado » (à l'angle du 101, Grand'Rue et du 14, rue Saint Hélène). Ces cinémas sont eux aussi acteurs dans la guerre, tout d'abord comme outils de propagande, lorsque le cinéma « U. T. » organise, à destination des jeunes, des séances spéciales avec une reprise des chants patriotiques dont les textes sont distribués à l'entrée ; ou encore lorsqu'ils diffusent des films, comme « Fondre les cloches », incitant le public à participer à l'effort de guerre.

Les salles obscures participent aussi à l'effort de guerre et à l'action sociale grâce aux représentations de bienfaisance ou « Wohlfahrtsvorstellungen » : les gains de ces séances sont reversés aux soldats blessés, comme c'est le cas le 14 septembre 1914 au « Central Kinematograph », ou aux veuves de guerres, par l'« U. T. », le 25 janvier 1915.

Enfin, ce sont des lieux où l'on peut oublier un temps les horreurs de la guerre, lors, par exemple, des récitals de chants ou des soirées de gala organisées à l'« U. T. » en septembre 1917³.

Les divertissements musicaux participent aussi à l'animation culturelle strasbourgeoise. De nombreuses salles peuvent accueillir des concerts, comme l'Aubette, la salle du Tivoli, la salle du restaurant *Rheinlust* ou encore celle du Casino civil, sans oublier la plus fameuse, le *Sängerhaus*, actuel Palais des Fêtes. Les concerts donnés par les formations militaires se multiplient⁴ ainsi que ceux organisés dans un but caritatif, que ce soit dans les lieux de culte – comme le concert de bienfaisance donné pour les soldats au front, organisé à Saint-Guillaume le 23 novembre 1914, et qui propose le Requiem de Johannes Brahms⁵ – ou sur les places publiques.

1. Archives de la Ville et de la Communauté urbaine de Strasbourg (AVCUS), 273 MW 123.

2. GEYER (Myriam), *La Vie musicale à Strasbourg sous l'Empire allemand (1871-1918)*, Strasbourg, Publications de la Société savante d'Alsace, 1999, p. 116.

3. CHIAPPINI (Régine), *Le cinéma à Strasbourg de 1914 à 1918 à travers le journal Strassburger neueste Nachrichten*, mémoire de maîtrise, Strasbourg, 1993.

4. AVCUS, 273 MW 250.

5. AVCUS, 101 Z 1010.

Fig. 1 : « Celui qui fait la fête aujourd'hui à la place de travailler... » désarme le soldat allemand. Affichette d'Otto Elsner (AVCUS 502 Fi 277).

Ainsi, lors de la « quête Ludendorff » en 1918, un « Promenadenkonzert » est organisé sur la place Broglie⁶.

La vie musicale ne semble donc pas avoir quitté Strasbourg et les sociétés de chorales ou instrumentales continuent de divertir leur public. Cependant, ces dernières, avant le déclenchement de la guerre, menaient une vie associative trépidante, animée par les excursions, les soirées dansantes ou encore les bals masqués. Ces manifestations avaient principalement lieu lors des fêtes de fondation ou le jour de la Sainte-Cécile, et se terminaient par l'habituel banquet. Or dans un

6. AVCUS, 273 MW 259.

contexte de rationnement, d'absence des membres, il est bien difficile d'imaginer que cette riche vie associative ait encore perduré durant la guerre.

Hostilité envers ceux qui s'amuse et ceux qui amusent

Des voix se font entendre contre celles et ceux qui continuent de s'amuser alors que d'autres risquent leur vie au front. Ces voix sont notamment celles des pasteurs et curés, à l'instar du pasteur Matter, de Saint-Pierre-le-Vieux. Dans les lettres qu'il adresse à ses paroissiens mobilisés, il communique les dernières nouvelles de Strasbourg et ne se prive pas de fustiger ces femmes qui sortent tous les soirs pour aller au cinéma, et qui se plaignent ensuite des difficultés causées par la guerre : « Ainsi, les cinémas et théâtres, les brasseries et auberges espagnoles sont bien fréquentées ; n'allez pas imaginer que le cinéma soit un loisir réservé à vous qui êtes au front. Ici aussi la crème de la crème de la bonne société féminine goûte sans indigestion ce menu pourtant si vain. Je connais des femmes qui chaque soir vont à un autre «ciné» et prétendent que c'est leur seule joie⁷ ».

Le régime en place s'oppose aussi à tout débordement et critique les hommes et femmes qui s'adonnent aux divertissements tandis que d'autres donnent leur vie et travaillent. Dans une affiche, le slogan « Wer heute feiert statt zu schaffen? » (« Qui aujourd'hui fait la fête au lieu de travailler? »), est explicité par l'illustration d'un civil empêchant un soldat de se défendre⁸.

Les sociétés chorales et instrumentales sont aussi surveillées de près, surtout celles qui, avant la guerre, s'étaient montrées un peu trop francophiles. C'était le cas de quelques formations créées avant l'annexion et qui, par leur répertoire musical français ou leur attitude, manifestaient leur refus de la situation. Tolérées avant la guerre, certaines se voient interdites en 1914. Ainsi, plusieurs membres de la Fanfare Vogesia sont envoyés au front dès les premiers jours des combats. Ceux qui ne sont pas mobilisables subissent sans cesse des persécutions durant le temps du conflit⁹.

7. AVCUS, 83 Z 325.

8. AVCUS, 502 Fi 278.

9. GEYER (Myriam), *op. cit.*, p. 194.

Des occasions de fêtes encadrées

À ces divertissements occasionnels, plus ou moins appréciés et suivis, s'ajoutent les manifestations officielles. Chaque « type » de fête semble être un outil au service du régime, à des degrés plus ou moins importants. Seules les fêtes du calendrier religieux semblent échapper à cette mainmise.

Les fêtes nationales et patriotiques

La formation de l'Empire allemand a poussé le régime à instituer des fêtes et cérémonies qui fédéreraient toute la nation autour d'une même idée et participeraient à l'édification d'un sentiment national : la fête d'anniversaire du roi de Prusse devient la fête de l'empereur en même temps que fête nationale officielle. D'autres fêtes rassemblent le peuple autour de commémorations comme le 2 septembre (« Sedantag »), non célébré en Alsace-Lorraine, sauf pendant la Première Guerre mondiale, le 18 janvier (« Tag der Kaiserproklamation »), le 10 mai (« Tag der Unterzeichnung des Friedenschlusses von 1871 »).

L'Alsace n'échappe pas à ce cérémoniel qui évolue au fil des années d'annexion. Penchons-nous sur le cas particulier de la fête de l'anniversaire de l'empereur, le « Kaisergeburtstag ». Dans les années 1870-1880, ces fêtes étaient seulement célébrées par les « allemands de souche » et par les militaires, avec force parades et banquets réservés aux officiers et officiels. Au cours des célébrations de l'anniversaire de l'empereur, le caractère militaire était fortement mis en avant et ces démonstrations étaient très mal accueillies par la population locale. Une évolution s'amorce dans les années 1890, qui tente d'y mêler davantage la population. Des éléments qui faisaient partie du décorum habituel des cérémonies et fêtes officielles de l'époque sont alors mis en place tels que le pavoisement des bâtiments publics ou la sonnerie des cloches. Les offices religieux sont célébrés dans les trois cultes (catholique, protestant et juif), et le soir les banquets et bals populaires organisés par les associations d'anciens militaires donnent un caractère plus familial et moins protocolaire à ces célébrations. Malgré cela, les Alsaciens trouvent toujours un moyen pour montrer leur mécontentement ou leur désapprobation : refus des prêtres catholiques de faire sonner les cloches, pavoisement non pas avec le drapeau allemand mais avec le drapeau alsacien...

Après le déclenchement de la Première Guerre mondiale, on proscriit bals et banquets afin de donner un caractère strictement solennel à la manifestation. Le but est de glorifier la figure de l'empereur et de mettre en avant la communion de la population avec son souverain et son armée. Les offices religieux, dans les lieux de culte des différentes confessions (églises, temples et synagogues), doivent accentuer ce message. Un service religieux

militaire a aussi lieu sur la place Kléber, pour les garnisons stationnées à Strasbourg, prolongé par une cérémonie de remise de la croix de fer.

Qu'en est-il de l'adhésion du public alsacien à ces fêtes officielles ? Difficile de le savoir car l'aspect standardisé et le caractère répétitif des cérémonies (avant et pendant la guerre) ne laissent guère de place à l'action spontanée¹⁰. Les sources ne nous permettent pas non plus de quantifier de manière objective la fréquentation de ces rassemblements, surtout si on ne se fie qu'à la lecture des articles rédigés par les journaux.

En effet, ces derniers, instruments de propagande et de contrôle de l'opinion publique, doivent amener la population strasbourgeoise à communier à la fête, ne serait-ce que par procuration. Aucune liberté n'est laissée aux rédacteurs, la municipalité et les autorités leur faisant parvenir des notices toutes prêtes. Les anniversaires de l'empereur donnent lieu à de véritables panégyriques sur l'armée, la nation, la figure paternelle de l'empereur.

Le 27 janvier 1915, jour du « Kaisergeburtstag », les *Strassburger Neueste Nachrichten* consacre sa une à l'éloge de l'empereur, en rappelant tout ce que le peuple allemand lui doit, tout ce qu'il a accompli grâce à sa ténacité, sa force. L'article insiste aussi sur l'importance de participer à cette fête d'anniversaire avec joie, pour montrer au souverain la reconnaissance des Alsaciens. « Il convient de se réjouir malgré les combats et la guerre ! Car l'espoir est nôtre. »

Le 28 janvier, le journaliste donne une description précise – et contrôlée – de la fête qui a eu lieu la veille. Il insiste sur le fait que jamais Strasbourg n'a autant montré son attachement au drapeau : la place Kléber est pleine d'une foule incroyable, qui se masse aussi aux fenêtres, balcons, et remplit les cafés et restaurants aux alentours pour voir le spectacle. Une fois la garnison rassemblée sur la place, la cérémonie débute par un office religieux (prière protestante et messe basse catholique). Puis le général gouverneur von Falkenhausen harangue la foule en lui rappelant « l'histoire de Strasbourg, qui est désormais allemande et qui restera allemande. [...] Les officiers saluent, les têtes se dénudent et après les hourras, l'hymne nationale résonne sur la plus célèbre des vieilles places de Strasbourg ». La fête de l'Université se déroule dans la grande salle de l'Aubette, où l'orchestre municipal présente « Prométhée » de Beethoven. Les discours qui s'y succèdent rappellent l'histoire de l'Alsace et soulignent combien elle est attachée à celle de l'Allemagne. Tout est fait pour effacer la période française et pour mettre en avant la continuité

10. RIEDERER (Günter), *Feiern im Reichsland : Politische Symbolik, öffentliche Festkultur und die Erfindung kollektiver Zugehörigkeiten in Elsass-Lothringen (1871-1918)*, Trèves, Kliemedien, 2004, p. 78.

entre l'ancien Empire germanique et le nouveau. La « Schulfeste » donnée par l'école de commerce de Strasbourg a pris un caractère plus sérieux du fait des temps difficiles, comme le souligne le journaliste des *Strassburger Neueste Nachrichten*. Ce changement s'est ressenti non seulement dans les déclamations et les chants des étudiants mais aussi dans les discours de fête. Le schéma type de journée de fête sera le même durant les quatre années de guerre, avec quelques petites variantes, comme en 1917, où des chorales militaires chantent sur la plateforme de la cathédrale.

Toute la population participe – et doit participer – à l'événement. À l'orphelinat de la Robertsau, comme dans les autres établissements scolaires, la fête de l'anniversaire est un jour férié, ce qui oblige le directeur à mettre en place un règlement de journée spécial, équivalent à celui du dimanche. Il explique dans son journal, à la date du 24 janvier 1916, qu'il a « demandé à ce que, dans la matinée, dans tous les groupes, on fasse preuve d'un recueillement particulier, qui traduise la dignité de cette journée et le sérieux de ce temps ». L'après-midi, tous les enfants sont allés en ville se promener, très certainement pour aller admirer les parades¹¹.

Le 31 janvier 1918, le D^r Bok raconte comment se déroule la fête de l'anniversaire dans un établissement religieux pour jeunes filles (école supérieure de filles des sœurs de la Divine Providence) : les pensionnaires, en habit de cérémonie, offrent un spectacle mêlant scénettes, poésies et chansons. Une des sœurs enseignantes prononce un discours dans lequel elle souligne combien les événements actuels revêtent une importance historique. « Cette fête impressionnante et poignante s'est terminée par un triple hurra à sa Majesté le Kaiser et un chant entonné en chœur par toutes les jeunes filles, « Deutschland über alles¹² ».

D'autres manifestations sont mises en œuvre par la propagande, comme la grande soirée patriotique, « Vaterländischer Abend », donnée au Palais des Fêtes à Strasbourg. La presse détaille par le menu le déroulement de cette soirée, en insistant particulièrement sur son succès. Cette fête est organisée par l'« Elsass Lothringische bürgerliche Heimatdienst ». L'assistance est nombreuse, et compte parmi elle des personnalités de l'administration militaire et de la municipalité. Le journaliste voit dans l'affluence la preuve que cette fête répond au souhait de la population « qui dans ces temps de misère veut exprimer son attachement et son esprit de sacrifice envers la nation. » Le D^r Knecht rappelle l'histoire, encore une fois, de la grande Allemagne et met en garde : « Méfiance contre l'étranger, la confiance envers son propre pays doit être la solution¹³ ».

11. AVCUS, 1720 W 92.

12. Archives départementales du Bas-Rhin, 105 AL 2574.

13. *Strassburger Neueste Nachrichten*, 16 octobre 1917.

Les fêtes de bienfaisance

La fête permet de rassembler autour d'une idée nationale, mais elle peut aussi être support à des actions caritatives. Que ce soit pour des associations nationales ou pour des œuvres de charité locales, il est fréquent de trouver dans les archives des programmes de concerts, de galas de charité, de fêtes de famille et autres récitals qui permettent de récolter les fonds nécessaires, ce qui n'était pas toujours évident. Les Strasbourgeois étant très sollicités par les diverses collectes, il était nécessaire pour les associations de se démarquer les unes des autres en proposant des modalités originales d'appels à la générosité publique.

En 1918 est organisée la grande « quête Ludendorff », en faveur des mutilés de guerre. À cette occasion, la « Strassburger Hausfrauverein », organise une « Sommer- und Kinderfest », à l'Orangerie, le 6 juillet. Cette fête se déroule en deux parties : de 15 h à 18 h pour les enfants et de 20 h à 23 h pour les adultes. Pour l'organisation de cette journée, l'association peut compter sur le soutien de la municipalité qui n'hésite pas à envoyer de nombreuses lettres aux divers intervenants, notamment au chef de l'orchestre municipal ou encore aux directeurs des écoles, à qui il est même demandé d'interrompre les cours le samedi après-midi, pour que les enfants puissent participer à cette fête. La municipalité adresse aussi une lettre à la direction de l'organisme destiné à préparer les jeunes au service militaire, le « Militärischen Vorbereitung der Jugend » : étant donné que les représentations auront seulement lieu dans le restaurant et sur le champ de foire de l'Orangerie, il est nécessaire de barrer l'accès d'une partie du parc. Dans ce but, il est demandé que trente jeunes de cette organisation soient mis à contribution, et que dix autres vendent des cartes postales et des souvenirs durant les représentations.

Quant au programme, il fait la part belle à la musique et à la danse. Durant l'après-midi, les enfants peuvent entendre les morceaux sélectionnés par la fanfare du 1^{er} bataillon du 143^e régiment d'infanterie, dirigée par Dieffenbach. À six heures, la pièce « Les musiciens de Brême » est donnée sous la direction de Fraülein Will. Des poèmes et des danses sont aussi prévus au programme. L'après-midi se conclut par le « Deutschland über alles », cerise patriotique sur le gâteau.

À partir de vingt heures, place aux adultes qui peuvent apprécier les morceaux joués par l'orchestre municipal ou la pièce de théâtre « Kein Feuer, Keine Kohle » offerte par le Théâtre alsacien.

Sur la terrasse du restaurant sont disposés des stands de jeux, de loterie et de vente de confiseries. Durant les pauses, des fleurs, des cartes ainsi que des médailles commémoratives sont vendues par les jeunes gens. Plus loin, des barques sont mises à disposition pour une promenade sur le lac.

Bien sûr, une petite notice est rédigée pour la presse. Selon le communiqué, entre 3 000 et 5 000 enfants ont pris part à cette fête, ce qui a permis de récolter 7 253,38 marks¹⁴.

Cependant, la municipalité n'est pas toujours aussi complaisante avec les fêtes de bienfaisance. Pour leur manifestation commune, le « Verein der reisenden Schausteller und Handelsleute » et le « Zentralverband der Handelsleute und Berufsgenossen » demandent à la municipalité la mise à disposition d'un terrain. Cette fête, qui doit se tenir dans le courant du mois d'octobre 1914, a pour but de collecter des fonds qui serviront à aider les familles membres de ces associations dont les hommes sont mobilisés. La requête est finalement rejetée au prétexte que les temps présents ne sont guère propices à l'organisation d'une fête populaire. Il semble qu'il soit plus facile d'organiser les fêtes dont l'initiative émane directement du régime central que celles proposées par les associations locales¹⁵.

Les fêtes religieuses

La pratique religieuse connaît toujours un sursaut dans les moments difficiles. Processions, fêtes votives, célébrations des sacrements... les instants de ferveur continuent à rassembler les fidèles.

Noël, fête placée sous le signe de la paix, prend une dimension particulière pour les familles partagées entre le front et l'arrière. On tente d'améliorer l'ordinaire des soldats en leur envoyant les « Liebespaketen », ces colis préparés par la municipalité, qui contiennent des cigarettes, du papier et un crayon, des conserves, des gants ou chaussettes.

À Strasbourg, le très fameux « Christkindelmärk » est maintenu tout au long de la guerre. Les autorités redoutent cependant une attaque : dans une note de l'État-major, datée du 17 novembre 1916, il est rappelé qu'il ne faut pas oublier le risque d'une attaque aérienne :

De grandes concentrations de personnes et de structures sur une place dégagée doivent être empêchées de toutes les façons. Le terrible sort de Karlsruhe en est la preuve. Bien que l'étendue des stands soit de plus en plus restreinte, il doit en être de même pour la circulation, notamment des jeunes gens et filles qui n'achètent pas et qui sont d'une intense agitation. La plupart des marchandises peuvent être vendues dans les magasins. Les stands dans lesquels les gens vendent leurs réalisations faites maison ne doivent pas être construits les uns à côté des autres, mais au contraire en laissant un espace assez large. [...] Dès que l'obscurité se fait, le marché doit fermer¹⁶.

14. AVCUS, 273 MW 259.

15. AVCUS. Délibérations du conseil municipal, 30 septembre 1914.

16. AVCUS, 191 MW 132.

Fig. 2 : Office religieux célébré place Kléber à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur Guillaume II, 27 janvier 1916 (AVCUS 112 Z 10).

La population a donc droit à son Noël « alsacien », malgré toutes les réticences émises à son encontre.

Les grandes célébrations sont maintenues : baptême, communion, confirmation, et même mariage. Mais le cœur n'y est pas. Le pasteur Matter, dont nous avons déjà lu des extraits de lettres envoyées à ses ouailles au front, en adresse une en particulier aux pères des jeunes qu'il vient de confirmer. Il leur explique que la préparation s'est faite à minima, les jeunes n'ayant eu pas le temps de suivre assidûment leurs leçons de catéchisme. En effet, ils doivent aider financièrement leur mère et pour cela, travaillent après les cours. Il considère ainsi que cette confirmation est en réalité un « ersatz de confirmation », comme beaucoup de choses en ces temps de guerre. Le jour même du sacrement, il fait part à ses lecteurs de la difficulté pour les familles de célébrer cette journée dans la joie : « En ce jour de fête, les vôtres sont assis, serrés les uns contre les autres, affligés et tristes, et ils peuvent à peine contenir les larmes lorsqu'ils pensent à vous et à l'avenir¹⁷ ».

17. AVCUS, 83 Z 325.

Finalement, les Strasbourgeois s'amuse et se divertissent certes, mais principalement hors des festivités encadrées et téléguidées par le régime. D'autre part, il semble qu'il soit bien souvent difficile d'oublier la guerre, soit par le caractère politique donné à l'événement, soit par l'absence du parent qui teinte la fête de tristesse.

Les fêtes de l'entrée des troupes françaises

Lors de l'entrée des troupes françaises en novembre 1918, la ferveur populaire qui transparaît dans l'accueil réservé aux troupes, les fêtes et manifestations officielles qui les accompagnent, servent de référendum quant à la question du retour de l'Alsace à la France¹⁸.

Une explosion de joie

La population strasbourgeoise est soulagée de voir se finir cette guerre meurtrière. De plus, les Allemands, à cause de la dictature militaire imposée en Alsace, ont réduit à néant des années d'efforts d'assimilation de ces populations. Ainsi, un proche de la famille du pasteur Louis Horst écrit : « Jusqu'ici tout se passe dans un ordre parfait [...] À chaque défaite [allemande], les théâtres, les cinémas aussi [...], les concerts, etc... sont encore plus bondés et la foule est si joyeuse qu'elle éprouve le besoin de se tordre de rire [...]. Ce n'est pas « pauvre patrie » qu'on entend dire mais « quel bonheur, nous allons bientôt avoir du beurre » ». Un autre proche du pasteur explique, le 17 novembre, qu'à Strasbourg, « on retrouve la bonne joie de vivre¹⁹ ». Strasbourg tout entier est à la fête : le 25 novembre 1918, le journaliste Schneegans²⁰ décrit : « Le soir, la ville donnait l'aspect d'une véritable féerie : toutes les femmes avaient revêtu de magnifiques costumes alsaciens. Les illuminations étaient splendides. On dansait, on chantait la Marseillaise ».

Le 22 novembre à 10 h, les troupes françaises, sous le commandement du général Gouraud, entrent dans Strasbourg par la porte de Schirmeck. Elles passent par les rues de Molsheim et du Vieux marché aux vins pour arriver Place Kléber... Les honneurs sont d'ailleurs rendus sur cette place, lieu traditionnel des parades allemandes et surtout de la grande fête du « Kaisergeburtstag ». Autre lieu emblématique des fêtes durant l'annexion et réutilisé par les vainqueurs : le palais du Kaiser. Le général Gouraud s'y

18. Voir à ce sujet l'article de Joseph Schmauch dans le présent volume.

19. AVCUS, 119 Z 17.

20. AVCUS, 41 Z 41.

Fig. 3 : Le premier drapeau français à Strasbourg, 22 novembre 1918 (AVCUS 1 Fi 251 n° 3).

arrête pour recevoir les autorités, et les troupes défilent devant cet ancien symbole de l'annexion.

Les 8 et 9 décembre à Strasbourg, la visite de Poincaré et Clemenceau donne lieu à de nombreuses cérémonies et divertissements. Ainsi, le deuxième jour, sont programmés des défilés militaires et, le soir, une retraite aux flambeaux réunit plus de 100 000 personnes.

Des nuances à apporter :

l'utilisation de ces fêtes par la propagande française

L'entrée des troupes françaises à partir de novembre 1918 donne lieu à de grandes réjouissances, très souvent orchestrées en amont par la municipalité. Pour l'occasion, des comités de réception sont mis en place rapidement, de manière plus ou moins spontanée. Les fêtes de la libération doivent leur public autant à l'adhésion de ce dernier qu'à leur organisation et à leur publicité. Les journaux et correspondances privées font écho à ses réjouissances populaires, participant d'une certaine manière, à la propagande française puisqu'ils relaient dans la France « intérieure » la joie des Alsaciens de rejoindre la mère patrie. De nombreuses affiches annoncent l'arrivée de ces troupes, ainsi que leur parcours à travers la ville. À Strasbourg est placardé un avis invitant les « jeunes dames et les jeunes filles vraiment ALSACIENNES de Strasbourg, qui ont l'intention de prendre part, en costume alsacien, à la réception des troupes françaises, à

se réunir Mercredi le 20 novembre 1918 à 4 heures de l'après-midi, dans la grande salle de l'Aubette, place Kléber, pour recevoir de la part du comité d'organisation les instructions nécessaires²¹ ». Les bâtiments sont pavoisés, on distribue fanions et drapeaux aux couleurs tricolores. Une grande part de ces préparatifs répond à l'engouement et à l'euphorie du moment, comme c'est aussi le cas à Colmar, où une des amies du pasteur Louis Horst explique que « la décoration de la ville dépasse tout ce qu'on pouvait en attendre et l'on peut constater la différence entre une décoration spontanée et un pavoisement forcé ».

Cependant, on ne peut s'empêcher de remarquer que ces fêtes de la « libération » partagent un schéma commun avec celles, par exemple, de l'anniversaire de l'empereur : entrée des troupes, chants et poèmes des enfants, bal le soir. De même pour les célébrations religieuses qui se déroulent le 23 novembre, successivement à la Cathédrale, au Temple Neuf et à la Synagogue. Comme pour le « Kaisergeburtstag », on est en droit de craindre que le schéma standardisé et répétitif de la fête reproduise la même erreur : ne pas laisser de place aux actions spontanées. Partant, il est légitime de se demander si les fêtes à la « libération » ne sont pas, elles aussi, un outil politique. Certes, les Strasbourgeois peuvent enfin laisser éclater leur joie et avoir véritablement le cœur à la fête – en tout cas pour une grande majorité d'entre eux. Les sources ne nous trompent pas : il est beaucoup plus facile de trouver des récits de particuliers sur ces jours de fête que sur les divertissements durant la guerre... Mais à leur lecture, on s'aperçoit que les Strasbourgeois fêtent autant la fin de la guerre que leur retour à la France, si ce n'est davantage. Malgré tout, ces fêtes de la « libération » seront vues par les Français de l'intérieur comme un référendum en faveur du retour à la France de l'Alsace.

La Première Guerre mondiale est souvent qualifiée de guerre totale. Bien que cette notion soit discutée par les historiens, il est certain que tous les aspects de la vie sont chamboulés par la Grande Guerre. À Strasbourg, ville à l'arrière du front, la guerre est omniprésente, de par l'affluence des blessés et le nombre des lazarets, la dictature militaire, le rationnement quotidien, l'absence et la mort du proche, l'utilisation de toutes les forces vives, notamment les femmes dans les usines et l'administration, l'embrigadement de la jeunesse... On aurait pu penser que les fêtes et les divertissements seraient absents de cette litanie de la guerre. Pourtant, eux aussi rythment la vie de ceux qui sont à l'arrière du front, tour à tour instruments du régime, outils de bienfaisance ou simplement moyen pour rire et se divertir malgré tout.

21. AVCUS, 502 Fi 56.

Le régime en place a bien compris l'utilité qu'il pouvait retirer de ces instants festifs, comme vecteur de propagande. Le même mode d'utilisation de la fête se retrouve lors de l'entrée des troupes françaises à Strasbourg. Ainsi, en période de guerre, la fête prend un sens différent, on est loin de son caractère futile et simplement amusant. La guerre lui confère un enjeu plus important : rallier la population à sa cause, être un temps de démonstration d'attachement au régime, qu'il soit allemand ou français, et ce, avec plus ou moins de réussite, selon le public et l'instant présent.

Résumé

La fête et la guerre à Strasbourg durant la Première Guerre mondiale

Strasbourg connaît durant la Belle Époque une période faste en fêtes populaires et autres manifestations publiques. 1914 marque un coup d'arrêt brutal à ces festivités : la ville, comme toute l'Europe, doit faire face à la Première Guerre mondiale. Est-il encore possible de faire la fête, de se divertir, dans une ville à l'arrière du front ? Ces réjouissances sont-elles spontanées ou organisées par les autorités ? Malgré la pénurie, les contraintes imposées par l'armée et l'absence des êtres chers, la vie continue et les divertissements permettent d'oublier, pour un temps, les malheurs de l'époque. À ces distractions occasionnelles s'ajoutent les manifestations officielles qui deviennent vecteur de propagande, outil de démonstration d'attachement au régime, qu'il soit allemand ou français. Ainsi, lors de l'entrée des troupes françaises en novembre 1918, la ferveur populaire qui transparait dans l'accueil réservé aux troupes, les fêtes et manifestations officielles qui les accompagnent, servent de référendum quant à la question du retour de l'Alsace à la France.

Zusammenfassung

Während im Ersten Weltkrieg an der Front die Soldaten sterben, feiert Straßburg den Krieg

Straßburg genießt seine „Belle Époque“. Kaum ist in dem scheinbar unbeschwerten Zeitabschnitt ein populäres Fest zu Ende, beginnt schon eine andere öffentliche Veranstaltung. Doch dann kommt die Katastrophe des Jahres 1914, ein Schlag, und es gibt keine Feste mehr. Wie ganz Europa muß auch Straßburg dem Ersten Weltkrieg ins Auge sehen. Kann man sich vorstellen, in einer Stadt hinter der Front Feste zu feiern, sich zu belustigen? Vergnügen sich die Einwohner aus einem inneren Antrieb heraus, oder werden sie von der Behörde dazu angehalten? Wenn es auch an fast allem fehlt, die Armee Zwangsmaßnahmen erzwingt, liebe Angehörige im Schützengraben darben, geht das Leben weiter, und die Belustigungen lassen für einige Tage vergessen, wie schrecklich die Zeit ist. Diese Zerstreuungen sind nicht die einzigen Ablenkungen. Auch die Behörde schaltet sich ein. Offizielle Kundgebungen werden Mittel der Propaganda, sollen demonstrieren, wie sehr das Volk dem Staat verbunden ist. Ganz gleich, ob es der deutsche oder der französische ist. Daß dem so ist, wird offen-sichtlich, als die französischen Truppen 1918 ins Elsaß einrücken. Ein Referendum über die Zugehörigkeit des Landes ist überflüssig. Der Überschwang ihres Empfangs, die Feste und öffentlichen Kundgebungen sprechen eine überaus deutliche Sprache.

Summary

Celebrations and war during World War I

After the “Belle Epoque” (early 20th century) with its wealth of popular celebrations and all sorts of public manifestations, 1914 put an abrupt halt to all of these: the city, like the rest of the European continent, had to cope with World War I. Was this still a time for celebrations or for entertainment in a place close to the front? Were these festivities spontaneous or devised by the authorities? In spite of the restrictions, of the constraints imposed by the army and of the absence of lost loved ones life would go on and festivities would give people a chance to forget, at least for a short period, the hardships of those days. Those occasional festivities would be completed by official manifestations, actually an instrument of propaganda and an incitement for the population to demonstrate their attachment to the political regime, whether German or French. So, when the French troops entered Alsace in November 1918, the fervent popular welcome of the soldiers, along with the official festivities, could be interpreted as a positive answer to a potential referendum on Alsace returning to France.